

Trois années successives de sécheresse dont deux reconnues par les calamités. La crise climatique ne ménage plus notre agriculture. Régénération des sols, pratiques culturales sans labour, nouvelles variétés... Le sillon de nouvelles pratiques est tracé par les agriculteurs qui placent l'adaptation au coeur de leur modèle. En attendant que les politiques amplifient ce mouvement !

Redonner vie aux sols wallons !

En ce début d'automne, les premières pluies sont enfin tombées après deux mois de sécheresse ininterrompue. Gestionnaire de la ferme expérimentale de l'UCLouvain, à Corroy-le-Grand, Hugues Falys arpente une prairie où l'herbe peine à reverdir. « Ce type de sols limoneux devient pratiquement incultivable avec l'évolution des conditions météo en été, note-t-il. Nous allons devoir envisager d'autres affectations et pourquoi pas un vignoble ? La vigne n'a pas besoin d'un terrain très fertile... »

« On constate une réduction des cheptels d'animaux pour résister au manque de fourrage structurel »

Hugues Falys, UCLouvain

Un peu plus loin, l'ingénieur agronome allie le geste à la parole : il tente d'enfoncer sa bêche pour démontrer l'intérêt de cultiver la luzerne, dont le système racinaire est plus adapté à la sécheresse et aux nouvelles conditions climatiques. « C'est du béton ! Malgré

Les sécheresses ont un coût pour l'agriculture : la Fédération wallonne de l'agriculture évalue à 350 millions d'euros les pertes subies par les agriculteurs en 2018 en raison, notamment, de la chute de production de fourrage pour le bétail.

les premières pluies, le sol est resté très sec, constate-t-il. Vous voyez que cette luzerne est productive. On en a déjà récolté trois fois cette année. Elle revient au goût du jour. Avant, on en plantait des centaines de milliers d'hectares en Europe. Au-delà de sa meilleure résistance, elle constitue une remarquable alternative aux protéines importées qui dérèglent notre système agricole et le climat. »

Un peu plus haut, surplombant Corroy-le-Grand, deux autres champs expérimentaux font office de démonstration grandeur nature : à gauche, une culture de trèfles d'Alexandrie peine à se déployer, faute de pluie, depuis plusieurs semaines. A droite, un couvert de Sorgho, une graminée tropicale très agressive, se porte comme un charme. « Nos expérimentations démontrent que certains mélanges fourragers sont non seulement plus résistants à la sécheresse, mais qu'ils sont aussi susceptibles de renforcer l'autonomie et la résilience des exploitations agricoles. »

Hugues Falys sait de quoi il parle. A Bois-de-Lessines, il a progressivement transformé son exploitation familiale conventionnelle, reprise en 1992, pour la convertir à l'agro-biologie et à une agriculture de conservation qui pratique les circuits courts, l'autonomie fourragère et des techniques culturales sans labour. « Un peu partout, on constate une diminution des cheptels »

- *d'animaux pour résister à ces épisodes climatiques et au manque de fourrage qui devient structurel, explique-t-il. Sur une saison, d'avril à octobre, on a désormais trois mois improductifs.»*

A la ferme Saint-Martin, à Malempré, dans les Ardennes, le constat est similaire : « *Le manque de pluie affecte durablement les productions de fourrage et l'inconvénient, c'est que les périodes d'épandage n'ont pas été adaptées à la nouvelle donne climatique, remarque Vincent Sepult, responsable de l'exploitation. Nos stocks diminuent et nous devons acheter des aliments pour compenser ce que nos prairies ne donnent plus à nos vaches. Avec plusieurs agriculteurs, nous réfléchissons à un projet européen dont l'objectif serait, notamment, de travailler sur les modifications législatives liées à l'évolution du climat.»*

« Les agriculteurs qui se sont lancés dans l'autonomie sont les premières victimes du réchauffement »

Hubert Bedoret, directeur de Nat-Agri-Wal

Cette démarche pourra s'appuyer sur les constats du projet Life Agri-Adapt rassemblant quatre pays (France, Allemagne, Espagne, Estonie) autour de différents instituts et de cent-vingt fermes pilotes. Les premières conclusions reflètent ce que vivent les agriculteurs belges : stress hydrique accru au printemps et en été, augmentation de la fréquence d'événements extrêmes, inadaptation aux changements climatiques d'une partie des variétés cultivées, risques d'insolation pour le bétail, rotations des cultures trop peu élevée, érosion des sols liée à l'usage intensifs d'intrants, déficit en carbone des sols...

Epinglée par différents interlocuteurs pour son manque d'anticipation des risques ces dernières années, la Région wallonne vient de déposer auprès de la Commission européenne, avec les deux autres régions et différents partenaires publics, une note conceptuelle pour développer un programme Life centré sur l'adaptation aux changements climatiques en Belgique.

« *Nous voulons travailler sur les prairies à travers la réinsertion des zones humides et la plantation de haies, résume Hubert Bedoret, directeur de Nat-Agri-Wal, la structure d'accompagnement parapublique des agriculteurs. Cette volonté est un facteur de résilience et peut avoir un impact micro-climatique tout en limitant les risques d'insolation du bétail. Un des partenaires veut aussi travailler sur les variétés herbagères que l'on pourra utiliser, demain, en sachant que beaucoup d'entre elles ne sont pas adaptées aux longues périodes de sécheresse. On ne cesse aujourd'hui de dire que l'agriculture la plus écologique et de la transition, c'est celle qui sera la plus autonome. Mais un des paradoxes, c'est que les agriculteurs qui se sont lancés dans cette approche d'autonomie sont les premières victimes potentielles du réchauffement et des périodes de sécheresse qu'il induit car, moins que les autres, ils ne peuvent se fournir en aliments à l'extérieur.»*

La Fédération wallonne de l'agriculture (FWA) ne manque pas de

rappeler, de son côté, les pertes sèches endurées ces dernières années par les agriculteurs. Soit, près de 120 millions d'euros en 2017 et 350 millions d'euros en 2018. « *Les agriculteurs sont très inquiets, note Aurélie Noiret, du service d'étude de la FWA. Le fonds calamité de la Région wallonne a indemnisé les agriculteurs pour à peine 15 millions d'euros en 2017. On ne connaît pas encore le montant qui sera débloqué en 2018. Et il est trop tôt pour savoir si 2019 sera reconnue par le fonds des calamités.»*

La FWA soutient dès lors, à l'instar de la France, la mise en place d'une assurance multi-risques susceptible de couvrir une partie des pertes subies par les agriculteurs lors des aléas climatiques. Mais le coût des primes est tel que l'intervention des pouvoirs publics est sollicitée par le syndicat agricole. La nouvelle déclaration de politique régionale fait référence à la mise en place d'un tel mécanisme qui coexisterait avec le fonds des calamités. Au-delà de la couverture du risque, la FWA insiste sur la nécessité de bien réfléchir à l'ensemble des maillons des nouvelles filières plus résistantes aux nouvelles conditions climatiques. « *Le chanvre est par exemple une alternative qui se développe, mentionne notre interlocutrice. Mais la faillite récente d'une usine de transformation a placé une partie des producteurs devant des difficultés majeures car leur revenu n'est plus garanti. La question des débouchés est donc fondamentale lorsque l'on met en place de telles filières...»*

S'adapter aux changements climatiques, c'est aussi redonner vie à des sols épuisés par cinquante années d'agriculture intensive dopée aux marchés mondiaux et aux pesticides.

« Une plante mieux enracinée est plus résistante à la sécheresse »

Maxime Merchier, directeur de Greenotec

Dans ce contexte, les acteurs de terrain constatent que le monde agricole est de plus en plus en demande de pratiques qui permettent de mieux respecter les sols. A Mons, par exemple, l'association Greenotec développe les pratiques agroécologiques et l'agriculture de conservation. « *On a démarré avec six agriculteurs il y a vingt-trois ans et nous sommes plus de trois cents aujourd'hui. L'engouement est là, même si cela concerne encore une minorité d'agriculteurs, se félicite Maxime Merchier, directeur de Greenotec. Les pratiques d'agro-écologie et d'agriculture de conservation dans les grandes cultures permettent clairement aux exploitations d'être plus résilientes face aux changements climatiques. On utilise le vivant et les plantes d'inter-cultures qui vont créer de la porosité, de la verticalité dans le sol et alimenter la vie du sol. Une plante mieux enracinée est plus résistante à la sécheresse.»*

Et pour bien mesurer l'activité biologique des sols, rien de tel qu'un petit « test du slip » ! Matériel nécessaire : un slip ou plus simplement un morceau de coton, une bêche, un drapeau, un appareil photo et un coin de champ.

Initié non sans humour à la Foire de Libramont par Greenotec, ces tests ont été réalisés par une série d'agriculteurs wallons



Christophe Schoune

Hugues Falys, responsable de la ferme expérimentale Marbais de l'UCLouvain, à Corroy-le-Grand : « Nos expérimentations démontrent que certains mélanges fourragers sont non seulement plus résistants à la sécheresse, mais qu'ils sont aussi susceptibles de renforcer l'autonomie et la résilience des exploitations agricoles. »

sur une période de deux mois et montrent un niveau de décomposition du coton plus important lorsque l'activité des sols est stimulée par des pratiques comme le non labour ou le couvert végétal entre les saisons .

« Ce qui est encourageant, c'est que de nombreux acteurs veulent avancer vers une agriculture de qualité susceptible de répondre au défi climatique, mais ce qui nous manque encore, c'est une volonté politique pour la soutenir et renforcer la recherche et l'innovation, poursuit notre interlocuteur. Tant qu'on soutient l'agriculture intensive et qu'on ne favorise pas la juste rémunération et la préservation des sols, la majorité des agriculteurs est coincée par un système incitant à produire toujours plus pour les marchés au détriment de la préservation de l'environnement. »

Plus récente dans le paysage, l'association Regenacterre accompagne depuis trois ans des agriculteurs de toute nature en centrant son action sur la régénération des sols tout en garantissant le revenu des agriculteurs : « Pour lutter contre la sécheresse, il convient d'augmenter le pouvoir de rétention d'eau du sol qui est directement lié à la matière organique, explique Frédéric Muratori, fondateur de Regenacterre, basée à Walhain. Notre boîte à outils est multiple et s'inspire de pratiques et d'innovations qui ont fait leur preuve, de la réduction globale de la charge d'intrants aux techniques de semis sans labour... »

« Le stockage du carbone dans les sols doit devenir une priorité politique »

Lionel Delvaux,
Inter-Environnement Wallonie

Importé en Belgique il y a peu, le semoir spécifique de semis direct mis à la disposition par Regenacterre aux agriculteurs révolutionne en soi la manière de concevoir les cultures. « Ce semoir permet de se passer de charrue, poursuit Sylvain Collienne, ingénieur agronome chez Regenacterre. La graine est déposée de manière très précise sans perturber le sol. Cette opération se déroule directement au-dessus des couverts végétaux d'inter-saisons. On évite donc quatre passages de tracteur et de labours qui perturbent à chaque fois l'équilibre des sols. Nos parents labouraient tous et cela paraissait normal. Nos sols ont perdu une bonne partie de leur vie organique et nous devons apprendre à faire les choses autrement. C'est une réponse forte aux problèmes de sécheresse car beaucoup de terres décrochent par manque d'eau. Résultat : les sols sont plus fertiles et pourront stocker du carbone ! »

Ce stockage de carbone par l'agriculture, qui représente 14 % des émissions wallonnes, doit devenir une priorité politique et du secteur en vue de lutter et de s'adapter aux changements climatiques, note Lionel Delvaux, responsable de la cellule nature-agriculture chez Inter-Environnement Wallonie, couple des associations environnementales. « L'enjeu principal, à cet égard, c'est le maintien de la matière organique dans les sols. Il nous faut des normes car le problème concerne 40 % des exploitations wallonnes. C'est énorme. Le législateur wallon doit imposer des pratiques de restauration et de régénération avant qu'il ne soit trop tard et que la situation ne se dégrade fortement pour toutes les exploitations qui n'ont pas anticipé et intégré ces enjeux... »

Sur les terres de sa ferme hennuyère, Hugues Falys savoure l'audace et l'anticipation du pionnier. Il se baisse et plonge sa main dans un semis de graminées et trèfle violet. « C'est un terrain sablo-limoneux très sensible aux sécheresses, remarque-t-il. J'ai arrêté la charrue en 1995 pour respecter le sol et garder en surface un maximum d'humus. On voit que cette terre est en excellent état structural. Grâce au non labour et aux déjections de mon élevage, c'est une terre résiliente. Et elle vit très bien sans pesticides ! » —

Christophe Schoune



climate voices